

Les Innocents passent aux aveux

Pop Avec « 6 1/2 », leur nouvel album, JP Nataf et Jean-Christophe Urbain renouent avec l'état de grâce de leurs meilleures années. Rencontre en studio, avec les orfèvres de la pop à la française

Stéphane C. Jonathan
s.jonathan@sudouest.fr

Les initiés le savent, les passants s'en fichent : blotti dans une petite rue de Ménilmontant, dans le 20^e arrondissement de Paris, ce discret box de stationnement est en fait une jolie boîte à musique. On ne logerait pas une voiture dans le Studio Garage : on y fait éclore des chansons. Le « No Comprendo » des Rita Mitsouko, par exemple, y est né. C'est aussi là que Les Innocents ont enregistré leur premier 45 tours et plusieurs de leurs albums.

Ressuscité en 2014 avec « Mandarine », après quinze ans de séparation, le plus authentiquement pop-rock des groupes de chanson française (ou l'inverse) n'y a pas enregistré son nouveau disque « 6 1/2 ». Mais c'est là, entre les claviers vintage et la console analogique, que JP Nataf et Jean-Christophe Urbain nous ont reçus, comme à la maison : dans un cocon feutré et plutôt roots, totalement habité par la musique.

« Sud Ouest Dimanche » Comment se sont passées vos retrouvailles autour de l'album précédent ?

JP Nataf « Mandarine », c'était spécial : c'était le disque du retour, après quinze ans de séparation. Nous avons dû réapprendre à composer tous les deux. D'autant qu'on avait la lubie de vouloir tout faire à quatre mains et à deux voix.

On se voyait comme les Everly Brothers. Mais au bout de trois semaines d'enregistrement au studio Ferber, on a tout mis à la poubelle pour recommencer à zéro. Ça a été laborieux. Sans doute avions-nous les pétoches de comment seraient perçus les deux vieux qui reviennent. ...

Jean-Christophe Urbain Pour « 6 1/2 », on s'est fixé une échéance ressermée pour l'enregistrement, pour préserver une certaine fraîcheur vis-à-vis des chansons. Dominique Ledudal, l'ingénieur du son, nous a apporté une aide précieuse. Il nous connaît par cœur et sait qu'il doit gérer un monstre à deux têtes. On le laissait arbitrer quand on n'arrivait pas à se mettre d'accord.

« Siamois », « monstre à deux têtes »... Comment définiriez-vous l'autre ?

J.-C. U. Quand JP produit une chanson, elle est généralement très aboutie dans ses arrangements. Mais si elle lui semble trop évidente et immédiate, il va aussitôt chercher à cacher les mots ou à tordre les harmonies pour permettre une multitude d'interprétations possibles.

J'admire, chez lui, cette ambivalence entre des mélodies extrêmement simples et un tissu harmonique sophistiqué. Mais quand j'écoute ce qu'il crée, c'est « j'aime » ou « je n'aime pas ». La musique, ça part



JP Nataf et Jean-Christophe Urbain publieront vendredi l'excellent « 6 1/2 », nouvel album des Innocents. PHOTO YANN ORHAN

« La musique, ça part du cœur. Ou de la tête. En tout cas, faut que ça fasse vibrer. Sinon, ça dégage ! »
Jean-Christophe Urbain

du cœur. Ou de la tête. En tout cas, faut que ça fasse vibrer, sinon ça dégage !

On ne cherche jamais à détruire ce qu'a fait l'autre. Mais on se connaît assez pour pouvoir se dire « non, ton truc, ça me fatigue ! » Ceci dit, cela ne suffit pas : il faut apporter une idée, une solution pour améliorer la chanson.

J.P.N. Quant à moi, je suis, à la base, fan des chansons de Jean-Cri, et donc toujours très excité à l'idée d'entendre ses maquettes. Mais sachant à quel point elles peuvent me foutre par terre, je ne lui passe rien. Je lui demande énoncément : de me renverser à chaque fois.

Ce que j'apprécie chez lui, c'est tout ce que je n'ai pas moi-même : des certitudes harmoniques. Ses chansons sont toujours très charpentées. C'est un architecte de la musique. Alors que moi, qui ai fait des études d'archi, je compose de façon très empirique en mettant un accord devant un autre. Je cherche en fredonnant jusqu'à ce qu'il se passe quelque chose.

Pour les textes, pareil : j'hésite, j'avance pas à pas, je me perds en explorant toutes les possibilités... et j'adore ça. Quand on enregistre, j'ai toujours 60 feuilles étalées à mes pieds, un accord rajouté ici ou là à la dernière minute... Jean-Cri m'oblige à finir, ce dont je suis incapable.

J.-C. U. J'aime bien me débarrasser d'une chanson. Me dire : « Voilà, c'est fini, au panier et on n'y revient pas. »

J.P.N. Alors que, pour moi, la musique, c'est un refuge depuis que je suis tout petit. J'ai encore ce truc d'adolescent : quand je suis à l'intérieur de ma chanson, je ressens comme une abolition du temps et du monde extérieur et je m'y sens bien. Je peux m'enfermer trois mois dans une maison et faire que rien d'autre ne compte.

SUD OUEST.fr

Retrouvez l'intégralité de cette interview et des vidéos sur notre site [Abonnés](#).

Jean-Cri m'aide aussi à faire un tri drastique : je lui présente 12 chansons et il n'en garde que trois. Et les neuf autres, il ne va même pas m'en parler.

Quelle est la chose dont vous êtes le plus fiers, concernant Les Innocents ?

J.P.N. D'avoir donné tort à une critique de Silvain Vanot qui, à la sortie de notre premier album, avait qualifié notre musique d'« absurde ». Il arguait qu'en France, on pouvait soit faire du rock'n'roll comme Little Bob, soit être Laurent Voulzy, mais qu'il n'y avait pas de place pour quelque chose entre les deux. Et il assurait que, puisque nous étions le cul entre deux chaises, on irait forcément dans le mur. Cela m'avait fait du mal mais on a prouvé qu'il se trompait. Les gens sont allés vers les chansons sans se poser ces questions.

J.-C.U. Je suis fier d'avoir nourri mes enfants en jouant de la musique. C'est quand même un truc dingue. On a aussi connu une époque où certains nous soupçonnaient de vendre notre âme au diable en signant avec une major et en passant à la radio. Mais nous n'avons jamais dévié de la musique que nous aimons. C'est cette fidélité à nos idéaux qui nous a portés.

J.P.N. J'apprécie qu'aujourd'hui encore, on ne se sente pas très professionnels : on reste aussi gamins qu'à nos débuts, toujours incapables de faire deux fois le même concert. Les Innocents ne sont jamais devenus une grosse machine, et on reste dans un plaisir assez virginal. Ça n'est jamais du travail. On a du bol !

L'ALBUM

Un grand disque pop

Porté par « Apache », single sautillant, « 6 1/2 » cache subtilement son jeu : Les Innocents excellent dans l'art délicat de faire croire simples des chansons si sophistiquées. L'épique « Quand la nuit tombe », le balancement façon Elvis Costello des « Îles d'Amnésie », la douce « Opale », la chevauchée « Au bord de l'Etna »... C'est un juke-box coloré et charmant, racé de bout en bout. Assez direct pour emballer sur le champ, mais si intense qu'on sait qu'il tiendra la distance du temps. La grande classe.

★★★★★

« 6 1/2 », 10 titres, en CD et digital (RCA / Sony Music). Sortie vendredi 15 mars.



En 2015, lors de leur passage à Bordeaux. PHOTO ARCHIVES YANNICK DELNESTE/© S.O.

ÉCOUTER, REGARDER, JOUER



PHOTO LUKASZ BAK

« Cold War », une romance enchantée



DVD, 1949. Micro à la main, Wiktor et Irena sillonnent la Pologne rurale pour enregistrer le patrimoine musical populaire. Le bureaucrate du parti qui les accompagne veille au choix des interprètes (et du répertoire) qu'il enverra à travers le monde communiste chanter la gloire du pays. Et bientôt aussi celle de Staline... Pris dans un tourbillon amoureux, Wiktor le musicien et Zula, l'effrontée jeune chanteuse blonde, s'enfuient et gagnent Paris, ses clubs de jazz de Saint-Germain... À chaque plan, on s'exaltait devant le noir et blanc de ce mélo enchanté, signé Pawel Pawlikowski (« My Summer of Love »), puis « Ida », grand prix dans plusieurs festivals et Oscar du meilleur film étranger en 2015). Au printemps dernier, « Cold War » a séduit le jury de Cannes, qui lui a décerné la palme de la mise en scène, avant que les Prix du cinéma européen ne le sacrent meilleur film, meilleur réalisateur et meilleurs scénaristes. En bonus du DVD, Pierre Murat dissèque le film. **(S.C.J.)**

★★★★★

« Cold War » de Pawel Pawlikowski, en DVD, Blu-Ray et VOD (Diaphana Vidéo). 20 € environ.

Alexis Evans, prodige de la Soul

Musique. A contrario de la funk, la soul music n'a pas besoin de forfanterie, mais d'élégance, de souplesse et de sincérité. Alexis Evans, 25 ans, l'a bien compris. Primé au concours jeune talent du Cognac Blues Festival et passé par l'International Blues Challenge de Memphis, ce Bordelais à la double nationalité (franco-anglaise) a réussi un 2^e album impeccable : virtuose sans être démonstratif, brillant sans être clinquant, « I've Come a Long Way » trace un trait d'union entre le miracle Daptone Records et les classiques estampillés Stax. Des ballades sensuelles (la chanson-titre, ou « Come Home With Me »), du rhythm'n'blues bon teint (« It's Not Wrong », « But I Do ») et même de possibles tubes (« I Made a Deal With Myself », « How Can I Get Over »)... Blanche mais inspirée, la voix trimballe le petit trémolo qui va bien et balance un groove qui sait donner des fourmis dans les jambes. Enregistré à Bordeaux, mixé à Sydney et mastérisé à Los Angeles, cet album super classe est publié par un label italien. Le monde lui appartient. **(S.C.J.)**

★★★★★

Alexis Evans : « I've Come a Long Way », 11 titres en CD, vinyle et digital (Records Kicks / Big Wax Distrib.), 10 à 20 € env. En concert le 18 avril, à Bordeaux (salle des fêtes du Grand-Parc).

Dubalai, les princesses !



Jeunesse. Attendre qu'un prince vienne les tirer de leur sommeil ou qu'un chevalier escalade leur donjon ? Et puis quoi encore ? Les petites filles du XXI^e siècle aspirent à d'autres destinées que celles qui nourrissent les contes classiques. Pour les conforter dans l'idée d'une liberté possible et même transgressive, Myriam Dahman et Maurèen Poignonec publient un « Petit guide à l'usage des princesses qui s'ennuient ». Du choix du chaudron à la domination du monde, « Tout pour devenir une sorcière » les invite à voler de leur propre balai. Rafraîchissant ! **(C.A.)**

★★★★★

« Tout pour devenir une sorcière » de Myriam Dahman, illustré par Maurèen Poignonec, éd. Talents Hauts, 12 €. À partir de 7 ans.

De la poussière dans les véris



Infiltration/action. Êtes-vous soldat rutilant en pleine invasion de Novo Slava, c'est un peu comme étreindre un polonais à l'heure où arrivent les panzers... Situé dans l'univers de « Front Mission » et perclus de vétérans japonais du jeu de combat sur mecha, il y avait de quoi faire naître un nouveau petit classique. Raté. Accueilli par une volée de bois vert pour, péle-mêle, sa difficulté injuste, ses mécaniques de jeu étranges, le côté aléatoire de l'I.A. de l'ennemi – de Predator à Papa Schultz – et son aspect daté, le jeu parvient en effet à faire oublier ses bonnes idées au bout de quelques heures éreintantes. L'équilibre, c'est bon, mais c'est rare... **(A.D.B.)**

★★★☆☆

« Left Alive », jeu vidéo de Square Enix pour PC, PS4, Xbox One. 55 € environ. PEGI 18.

Clarika, à la lisière des sentiments



Chanson. Depuis quelques pochettes, elle était loin, floue ou absente. Sur son huitième album, Clarika est là, regardant au loin. Après un opus marqué par la rupture avec Jean-Jacques Nyssen, compositeur et compagnon, sa plume dessine l'entre-deux des sentiments, celui de la cinquantaine aussi. Ironique et touchant, de l'introspection (« À ma sœur âme ») au nouvel après (« Le Désamour »), de la solitude (« L'Astronaute ») à l'individualisme marchand (« La Belle Vie ») : Clarika est toujours aussi juste. Cordes délicieuses et pop intimiste sont signées du précieux Florent Marchet, « Venise » est un savoureux duo avec Pierre Lapointe. Doux légai. **(Y.D.)**

★★★★★

« À la lisière ». 1 CD, (At)Home, 15 €.